

rien à ses bords) fera naître un oasis de myrtes et de lauriers-roses. Au milieu des campagnes stériles de l'Attique, au sein des gorges de la Phocide, il suffira de quelques oliviers, de quelques pins, de quelques lentisques, d'un beau platane pour créer dans un coin du paysage un petit tableau qui sera complet comme une comparaison d'Homère. En somme, ce qu'il y a de plus beau dans la nature de la Grèce, ce sont les accidents et ce qu'on pourrait appeler les épisodes. Ne sont-ce pas les accidents naturels que les poètes grecs excellent à peindre ! Quel charme ont les épisodes dans *l'Iliade* et *l'Odyssée* !

II

EXACTITUDE PITTORIQUE DES POÈTES GRECS.

En employant des moyens si simples et un procédé si peu ambitieux, les poètes grecs sont parvenus à caractériser les diverses parties du pays qu'ils habitaient avec une fidélité dont le voyageur est encore aujourd'hui frappé. C'est surtout chez Homère qu'on admire cette fidélité merveilleuse. Strabon invoque sans cesse l'autorité du chantre d'Achille et d'Ulysse ; pour lui, le grand poète est aussi un excellent *topographe*. Il est curieux de suivre cette vérification de la poésie homérique depuis le géographe ancien jusqu'aux voyageurs les plus récents. Ainsi, Homère appelle la ville de Thisbé *abondante en colombes* ; Strabon avait déjà relevé l'exactitude de cette désignation. N'est-il pas intéressant de voir le colonel Leake reconnaître encore au même indice la ville de Thisbé dans le village de Kakolia ? « Avant que j'eusse pris des informations sur ce sujet, dit-il, mon janissaire athénien, que je ne soupçonne pas d'avoir jamais lu *l'Iliade*, m'apporta en présent une paire de pigeons qu'il venait de tuer dans les rochers qui avoisinent le village. On dit que ces

oiseaux, encore aujourd'hui, y sont plus nombreux que dans les environs. » Wood, après un mûr examen des lieux chantés par Homère, proclame le grand poète le plus fidèle des peintres. M. Leake, l'homme qui a certainement le mieux déterminé les situations des anciennes villes grecques, revient sans cesse sur cette exactitude de la poésie homérique et ne la trouve jamais en défaut ; son voyage est un perpétuel hommage à la propriété des épithètes par lesquelles Homère caractérise toutes les localités mentionnées dans ses poèmes.

Si le mont Olympe reçoit d'Homère les épithètes de *long* et d'*abondant en neige*, c'est que cette montagne offre, en effet, un sommet remarquablement étendu et plus chargé de neige que ne l'est aucune autre cime. La Phthie, patrie d'Achille, est dite par Homère une terre féconde et nourricière des hommes ; or, la Phthie, c'est-à-dire le pays situé aux environs de Pharsale, est aujourd'hui la portion la plus fertile de la Thessalie, qui, elle-même, quand elle *sera de nouveau grecque*, sera la plus riche contrée de la Grèce. La grasse Béotie mérite encore ce nom qu'elle porte déjà dans l'*Iliade* ; souvent la moisson est abondante aux environs de Thèbes, quand le manque d'eau frappe de stérilité le reste de la Grèce. La plaine de Thèbes était surtout renommée, de toute antiquité, pour ses récoltes de blé ; l'auteur de l'*hymne à Apollon* l'appelle *porte-froment*. Les Thébains de nos jours, comme pour attester la vérité de l'épithète homérique, ne semblent penser qu'à semer du blé, bien que leur sol soit favorable à la culture de la vigne, ainsi qu'on doit s'y attendre dans le pays témoin de la punition

de Panthée, et où est placée la scène des *Bacchantes* d'Euripide. Scyros est toujours l'*escarpée*, Aulis la *rocailleuse*, Lacédémone la *creuse*¹, c'est-à-dire située dans un enfoncement dominé par le Taygète, et l'*aimable* ; il n'y a qu'une voix sur la beauté de la plaine de Sparte. Dodore se reconnaît à ses *rigoureux hivers*², Pyrasos à ses *prés fleuris*, Épidaure à ses *vignes*. Homère parle des murailles de Tyrinthe : les murailles sont encore là, gigantesques et inébranlables, et il faut croire que Mycène était, comme dit l'*Iliade*, une ville *bien bâtie*, puisque le temps n'a pu entièrement la démolir. Ces localités et une foule d'autres offrent aujourd'hui au voyageur l'empreinte ineffaçable dont les a marquées le burin descriptif d'Homère.

Il y a tel détail dans ses récits dont on ne peut bien se rendre compte que par le spectacle des lieux. Le poète, par exemple, représente Neptune assis sur les hauteurs de la Samothrace, et de là contemplant ce qui se passe dans la plaine d'Ilion ; si on se borne à consulter une carte, on pourra croire qu'Homère a manqué une fois aux lois de la vraisemblance poétique, lois dont il est en général si rigoureux observateur, et qu'il a oublié, ce qu'il ne fait jamais, de tenir compte dans ses peintures de la disposition relative des lieux ; car l'île d'Imbros est placée tout juste entre la Samothrace et la plaine de Troie, et il semble qu'elle ait dû intercepter le regard du

¹ La Laconie s'offre de loin sous l'aspect d'un bassin de montagnes fort élevées.—Paw, *Recherches philosophiques sur les Grecs*, t. II, p. 242.

² Cette épithète donnée par Homère aux deux Dodones convient à toutes deux.

dieu. Mais je sentis combien la fiction d'Homère était naturelle, quand, du milieu du détroit des Dardanelles, je vis la Samothrace élever ses montagnes abruptes bien au-dessus de l'île d'Imbros et pyramider derrière elle. Plaçant alors en imagination Neptune sur ces sommets, je compris parfaitement comment il avait pu voir de là ce qui se faisait dans la plaine de Troie. En reconnaissant que tout était inventé suivant la loi du possible, la fiction me parut vraisemblable, je crus à Homère et presque à Neptune.

Souvent on parvient à expliquer d'une manière satisfaisante une apparente inexactitude qui avait étonné d'abord. Ainsi, la colline qui portait la ville de Thurium ne semble pas au premier aspect assez élevée pour justifier l'épithète d'*escarpée* qu'elle a reçue d'Homère; cependant, remarque M. Leake, étant entourée à une distance considérable par un terrain beaucoup plus bas, cette ville est très en vue, et l'effet qu'elle produit s'accorde suffisamment avec les expressions du poète. Une remarque analogue m'avait frappé en vue de l'île d'Imbros. Homère appelle Imbros *île escarpée*, bien que ses bords ne s'élèvent pas considérablement au-dessus des flots; mais il faut remarquer que dans le même vers Homère parle de l'île de Lesbos, qui est plus basse, et que sa forme allongée fait paraître moins élevée encore qu'elle ne l'est véritablement. Dans ce vers l'épithète donnée à l'île d'Imbros semble plutôt relative qu'absolue. La vérité poétique n'est pas la vérité mathématique, elle peut être une vérité de comparaison ou de contraste.

Là même où l'exactitude topographique d'Homère a

été mise en doute, après un plus mûr examen elle a souvent triomphé. On avait contesté une connaissance précise de l'île d'Ithaque à l'auteur de l'*Odyssée*, à celui qu'une tradition, mensongère il est vrai, a fait fils de Télémaque; mais on paraît être revenu de cette opinion, et M. Leake, dont l'autorité en ces matières ne le cède à nulle autre, reconnaît que l'Ithaque d'aujourd'hui ressemble fort à l'Ithaque de l'*Odyssée*, sauf en un point, savoir : que les montagnes ne sont plus couvertes de forêts, ce qui a fait disparaître le genre de troupeaux que gardait Eumée. De son côté, M. Dodwell s'exprime ainsi : « Rien ne peut être plus exact que la description des abords d'Ithaque et de son grand port; chaque mot peint; » et il cite le passage de l'*Odyssée* tout entier. Le témoignage des yeux doit l'emporter sur les suppositions de la science, et ici encore, comme partout, ce témoignage est favorable à l'exactitude d'Homère.

Cette constante exactitude des peintures homériques me semble avoir une importance qu'on ne lui a pas attribuée, et donner lieu à une conséquence qu'on n'en a point tirée. J'y vois contre l'existence d'Homère une objection qu'il faut lever. En effet, si l'on trouve, dans les poèmes qui portent son nom, ces lieux si divers et si éloignés les uns des autres caractérisés avec une surprenante fidélité, comment concevoir qu'un seul homme les a tous connus? Un même poète n'a guère pu voir tout ce qu'a peint Homère. Chaque épithète attachée aux montagnes, aux fleuves, aux villes, semble inspirée par l'habitude de les contempler. La vérité des peintures locales paraît accuser en chaque pays l'existence d'une poésie locale, et l'on est tenté de voir dans les poèmes homé-

riques un recueil de chants nés dans les diverses contrées qu'ils célèbrent, et portant le cachet de leur origine variée. On serait ramené par là à l'opinion de Vico, reprise par Wolf, et d'après laquelle Homère n'est qu'un nom collectif. Le poète qui a composé l'*Illiade* ou l'*Odyssee* ne serait pas un homme, mais un peuple. Cependant l'érudition abandonne aujourd'hui cette thèse ingénieuse et téméraire. Elle a été obligée de reconnaître l'unité primitive de ces grandes compositions, sauf à y reconnaître aussi la présence d'interpolations nombreuses. Mais alors comment se rendre compte de cette incroyable exactitude dans les descriptions de tant de localités diverses qu'un seul homme a pu difficilement visiter, et qui, dans tous les cas, n'auraient pas laissé dans son âme une empreinte si minutieusement fidèle ? Pour expliquer ce fait singulier, il faut, ce me semble, admettre que l'auteur de l'*Illiade* et de l'*Odyssee* a travaillé, non-seulement sur des traditions nationales, mais sur des *chants antérieurs*, œuvre de poètes qui appartenaient aux différentes parties de la Grèce. Chacun d'eux avait dû naturellement décrire la contrée où il était né, avec la fidélité que donne seule une contemplation habituelle et cet intérêt particulier qui s'attache à la patrie. Puis les traits descriptifs inspirés à ces poètes locaux par une nature bien connue ont été recueillis dans la grande épopée homérique. Homère a donc vu par les yeux de ses obscurs devanciers ce qu'il n'a pu voir par les siens.

Du reste, Homère n'est pas le seul poète grec dont l'exactitude pittoresque soit remarquable; d'autres partagent avec lui l'honneur de cette fidélité, qui est l'es-

sence de la belle poésie antique. M. Leake a pu déterminer la place de la ville de Lélantum en Eubée, d'après un vers de Théognis. Le témoignage de Sophocle et d'Euripide est invoqué par le géographe Strabon, aussi bien que le témoignage d'Homère. Strabon loue avec raison ce qu'il y a de caractéristique dans les vers par lesquels Euripide exprime la différence de la Laconie et de la Messénie : la première, remplie de vallées, entourée d'âpres montagnes, de difficile accès pour l'ennemi; la seconde, fertile, arrosée de mille fontaines, pleine de pâturages chers aux troupeaux et aux bergers, ne souffrant ni des souffles rigoureux de l'hiver, ni des ardeurs excessives de l'été. Pour la douceur du ciel de la Messénie, je m'en rapporte aux belles peintures de l'*Itinéraire* et des *Martyrs*. Quant à la Laconie, sans y avoir voyagé, j'en ai vu assez pour avoir reconnu la vérité de ce que dit Euripide sur l'âpreté des montagnes qui l'entourent. Je la trouvai difficile à *pénétrer*, non-seulement pour des ennemis, mais pour les voyageurs qui n'auraient ni le temps ni la santé nécessaires, le soir où, de Nauplie, je vis la muraille à pic qui défend l'intérieur du Péloponèse dresser devant moi ses bastions de rochers, rendus plus formidables encore par les nuages, dont les masses noires, qu'enflammait un couchant sinistre, lançaient des jets d'une lumière rougeâtre, et semblaient d'autres montagnes placées au-dessus des premières, dardant des torrents de lave dans le ciel.

Quelque temps après, j'étais dans l'Asie Mineure, contemplant, avec mon ami Mérimée, des hauteurs de Tireh, le mont Tmolus, qui nous séparait de Sardes, et qui s'élevait devant nous comme un mur sans porte;

tandis que nous nous demandions avec inquiétude par où et comment nous franchirions cette magnifique montagne, je ne trouvais que trop juste l'expression d'Eschyle : Le Tmolus, *rempart de la Lydie*, et j'eus le loisir d'en apprécier toute la vérité pendant la journée pénible qui fut employée à gravir ce boulevard de la cité de Crésus.

Le pays des Thermopyles, entre l'Eubée et la chaîne de l'OËta, est une des plus belles parties de la Grèce. Le charme de cette contrée m'est soudain rendu présent quand je lis dans Sophocle l'allocution de Philoctète, que Fénelon a traduite avec tant de grâce, bien qu'en l'affaiblissant : « Mène-moi dans ta patrie ou dans l'Eubée, qui n'est pas loin du mont OËta, de Trachine et des bords agréables du fleuve Sperchius. »

Pour la Sicile, et la Sicile c'est encore la Grèce, elle est dans Théocrite et dans Pindare ; Pindare célèbre le sol fertile de la grasse Sicile, dont l'intérieur est, en effet, rempli de champs de blé, qui donnent un peu trop l'apparence de la Beauce au poétique pays d'Enna. Théocrite qui, sous les Ptolémées, traite avec une naïveté savante l'idylle inventée par les bergers dans les montagnes de l'Arcadie, Théocrite est le peintre en miniature de la Sicile. Ses idylles se composent d'une foule de petits tableaux champêtres peints d'après nature. Dans cette poésie insulaire, on aperçoit sans cesse la mer à l'horizon. Tantôt c'est un berger qui, appuyé contre un pin, joue de la flûte, tandis que les belles vagues à peine murmurantes réfléchissent l'image mobile de son chien qui court en jappant sur le rivage, tantôt ce sont de vieux pêcheurs conversant la nuit sur une couche d'al-

gues, pendant que la mer vient battre mollement leur cabane de feuillée.

Évidemment, au temps de Théocrite, on avait oublié les éruptions de l'Etna. L'Etna n'est pour Théocrite qu'une belle montagne aux cimes neigeuses, aux flancs couverts de ces forêts, dont les fameux *chênes de l'Etna* présentent de nos jours un assez triste débris.

Écoutez le cyclope amoureux disant à Galatée :

Laisse briser la mer écumante et terrible,
Ta nuit sera plus douce en ma grotte paisible.
Là sont de verts lauriers, là sont de hauts cyprès,
Et le lierre et la vigne aux bras souples et frais.
Et de l'Etna qui ceint de bois son flanc sauvage
La neige en flots glacés coule, divin breuvage.

Mais Pindare connaît la puissance volcanique de l'Etna. L'Etna n'est pas pour lui seulement la montagne au sommet feuillu, à la cime élevée, telle qu'elle se montre au navigateur qui aperçoit de loin sa majestueuse pyramide ; l'Etna est la colonne céleste qui presse la poitrine velue du géant Typhée, sur lequel pèse la Sicile entière. Puis, laissant les symboles de la mythologie, Pindare décrit, dans un langage magnifique et vrai, une éruption de volcan. « Des profondeurs de la montagne jaillissent des sources très-pures d'un feu inaccessible. Le jour, ces fleuves répandent un torrent de fumée ardente ; mais la nuit une flamme rouge et tourbillonnante roule des pierres sur la plaine de la mer profonde avec un grand bruit. » Pindare, dans son voyage de Sicile, avait vu sans doute ce qu'il peignait dans cette poésie, qui semble enflammée des reflets et résonnante des bruits du volcan.

Les îles de la mer Égée ont été bien caractérisées par les poètes grecs. En apercevant le soir leur contour lointain *bleuir* au-dessus de la mer, on retrouve les *roches bleues* dont parle Euripide. En les voyant étinceler sur les flots aux rayons du soleil, on les compare, avec Denis le Périégète, aux étoiles semées dans l'azur du ciel. Leur forme, souvent arrondie, rappelle l'expression d'Homère parlant de la terre des Phéaciens : « Elle était comme un bouclier sur la face de la mer. » Leur abandon, leur nudité actuelle, et le souvenir de leur ancienne splendeur, font dire aujourd'hui au voyageur ce que disait déjà le poète Antipater : « Îles tristes et solitaires qu'entoure la mer Égée de sa ceinture retentissante..., pour vous l'éclat des temps passés s'est évanoui ; Délos, autrefois si brillante, est maintenant délaissée. »

Je ne puis dire *et ego in Arcadia* : je n'ai pas vu l'Arcadie, et je le regrette, bien que lord Byron témoigne peu d'admiration pour ce pays pastoral, et l'appelle assez dédaigneusement une Suisse médiocre ; mais mon ami M. Lenormant, qui connaît très-bien la poésie grecque et la Grèce, m'apprend que, dans l'hymne à Pan, la nature de l'Arcadie est admirablement peinte, avec tous ses contrastes, ses cimes pierreuses, ses prairies humides remplies d'arbres et de fleurs, ses *neigeuses collines qui nourrissent mille fontaines*, et ses *rochers sur lesquels marche le soleil*. Cette dernière idée est exprimée en grec par un seul mot : Ἡλιόβατος, c'est la plus belle épithète que je connaisse. Elle montre comment les Grecs employaient la mythologie dans la description. Où nous voyons des rochers brûlés par le soleil, ils voyaient le divin Hélios marcher silencieusement sur

les sommets solitaires. De même, sur la mer *azurée*, ils voyaient se dresser Neptune secouant *sa chevelure bleuâtre* ; dans la vague *blanchissante*, ils voyaient les pieds d'argent de Thétis ; l'*aube*, c'était pour eux la blancheur du visage de l'Aurore. Nous nous bornons à décrire les objets dans leur réalité ; l'imagination des Grecs, accoutumée à tout personnifier, pour tout animer, traduisait les différents aspects de la nature dans un langage descriptif et figuré, à la fois très-exact et souverainement poétique. C'est ainsi que les nombreuses filles de Nérée, les gracieuses Néréides, me semblent exprimer, par les noms qu'elles ont chez Hésiode, les divers caractères et les divers accidents que présente la mer. Galéné, c'est le calme ; Glaucé, l'azur des flots ; Cymopolia, la blancheur de l'écume ; Cymothoé, la fuite des vagues qui semblent courir ; Nesæé, c'est la mer semée d'îles qui l'embellissent ; Actæé, la mer avec les rivages qui la couronnent ; Euliméné, la mer avec les ports où elle vient dormir. Tandis que les modernes s'efforcent de rendre, par des descriptions détaillées, les aspects de l'Océan, les Grecs les exprimaient d'une manière à la fois plus brève et plus vive ; ils créaient pour chacun de ces aspects une divinité, et le nom de cette divinité était un tableau.

Je reviens à l'exactitude des poètes grecs dans la peinture des lieux. Il ne faut pas se hâter de soupçonner la vérité d'une désignation qui reparait souvent dans la poésie antique ; et les contradictions qu'on croit trouver dans le langage des poètes grecs peuvent tenir à des malentendus. Argos est appelée l'*aride*, l'*altérée*, et la ville d'Argos est bâtie dans une plaine fertile. Quand on voit, d'une hauteur, ses maisons semées au milieu des

vergers, on se demande où est l'*aride Argos*. Il y a plus, Homère et d'autres poètes appellent souvent Argos la ville qui élève des chevaux. Cette industrie ancienne, et qui dure encore, ne s'accorde point avec l'idée de stérilité. Comment concilier ici la poésie grecque avec la nature et avec elle-même ?

Le secret de l'énigme, que j'aurais probablement cherché longtemps dans les livres, et qui a embarrassé Strabon¹, me fut révélé le jour où, par un ardent soleil, je gravis la montagne qui domine la ville moderne. Je sentis que l'Argos *altérée* devait avoir existé là où je me trouvais, méritant fort moi-même l'épithète qu'Homère applique à cette ville, tandis que l'Argos qui était à mes pieds était l'Argos fertile, l'Argos aux mille sources, et la contradiction fut levée en admettant, avec Otfried Müller, que tantôt le nom d'Argos désignait la colline où était l'acropole, tantôt la plaine où était la ville. Quand on trouve en défaut cette exactitude topographique, à laquelle les poètes grecs se montrent constamment fidèles, il faut, avant de douter de leur sincérité, se demander si les lieux n'ont pas changé. Aujourd'hui, Phèdre ne pourrait voir Trézène du sommet du temple qu'elle avait élevé à Vénus, dans Athènes; mais elle le pouvait mieux au temps d'Euripide: le promontoire de Methana, qu'une convulsion géologique a soulevé plusieurs siècles après, ne dérobaient pas alors à l'épouse de Thésée le séjour d'Hippolyte.

Les plus minutieuses observations, faites sur les

¹ Il dit que cette aridité d'Argos est une fiction des poètes. C'est la seule fois qu'il admet ce genre de fiction, et il n'y avait pas lieu à l'admettre.

lieux, ont leur prix, quand elles font disparaître d'apparentes contradictions entre les témoignages des poètes anciens, et nous confirment dans notre foi à la véracité de leurs peintures. En voici un exemple. J'avais toujours été frappé d'un dissentiment singulier entre les poètes latins et les poètes grecs, au sujet de la cigale. Suivant les premiers, ce chant est rauque et importun; les seconds le représentent comme plein de douceur. Homère et Hésiode parlent de la cigale, qui répand dans les airs sa *mélodieuse chanson*; Anacréon, dans une ode charmante, célèbre sa *voix harmonieuse*; dans Théocrite, le chant du berger vainqueur est trouvé semblable à celui de la cigale, et le poète comique Eupolis lui comparait le langage de Platon; enfin l'*Anthologie* est pleine de petites pièces de vers qui célèbrent la grâce de ce chant. Ce contraste entre les expressions de Virgile et celles d'Hésiode, d'Anacréon, de Théocrite, des poètes de l'*Anthologie*, m'a été expliqué quand j'ai pu comparer le chant de la cigale en Italie et en Grèce; je l'ai trouvé, est-ce une illusion? criard dans le premier de ces deux pays, et agréable dans le second.

Chose remarquable! avec l'exactitude des peintures diminue, chez les Grecs, l'essor de la poésie¹; la puissante imagination d'Homère, d'Eschyle, de Pindare, s'assujettissait à faire de la nature un portrait ressemblant; les poètes de la décadence semblent trouver au-dessous d'eux cet esclavage du vrai: dans leur liberté stérile, ils ne tracent que des descriptions vagues.

¹ Déjà Euripide est moins exact; il dit que le Cithéron est toujours couvert de neige, ce qui est faux.

Presque jamais, par exemple, vous ne trouverez chez Quintus de Smyrne ces épithètes caractéristiques, si fréquentes chez son vieux compatriote Homère. Apollonius de Rhodes brouille tout dans son énumération des villes de la côte de Magnésie, tandis que, dans l'*Iliade*, le catalogue des vaisseaux, qui faisait autorité en justice, dans l'antiquité, est aujourd'hui, pour la science, un recueil de documents aussi clairs que précieux. Ainsi ce sont les plus éminents des poètes grecs qui ont le plus fidèlement reproduit les traits de la nature offerte à leurs regards; chez eux, jamais rien de faux ou de confus. La poésie la plus divinement inspirée a une exactitude et une précision géographiques. Les grands écrivains des temps modernes n'ont pas procédé autrement. Chez eux aussi, la vérité sévère du contour s'allie à toute la puissance de la conception, à toute la richesse du coloris; j'en citerai deux qui, à cet égard, sont de l'école antique et de la famille d'Homère, Dante et Chateaubriand.

III

INFLUENCE DES LIEUX SUR LA POÉSIE GRECQUE.

Il ne faut pas, comme on l'a fait trop souvent, s'exagérer l'influence des lieux sur la poésie, et vouloir retrouver à toute force le caractère d'un poète dans le caractère du pays qui l'a vu naître. La nature humaine a en elle de quoi résister à l'action des objets extérieurs, et les circonstances sociales et politiques exercent plus d'empire sur les âmes que la transparence de l'air ou les lignes du paysage. Mais on ne doit pas oublier que l'existence politique des États de la Grèce a dépendu elle-même, en grande partie, de la configuration du sol et de la nature du pays. Quand on a vu la Grèce, on comprend mieux les différences de génie, de mœurs, de constitution, de langage, qui séparaient, dans l'antiquité, les différentes fractions du peuple hellénique. Nulle part, peut-être, le voyageur ne passe plus brusquement d'un climat à un autre climat, et pour ainsi dire d'une saison à une autre saison; à quelques milles de distance, l'époque de la moisson varie considérablement. En outre, nul pays n'est coupé de plus de montagnes, et de montagnes plus abruptes. Chaque